

collection « policiers »
Traduit de l'américain par Françoise Bouillot
350 pages - 14 x 21 cm - Broché
isbn 2-86746-383.1 – Prix public : 18 €

NIET CAMARADE Olen Steinhauer

Extrait

Le tableau d'ensemble vous apparaît plus tard, quand tous les corps ont été examinés, tous les indices rassemblés et tous les faits mis en lumière. Ou la plupart. Ou une partie.

On est en 1956. Le camarade Staline est mort depuis trois ans et le secrétaire général Mihai n'a plus qu'un an devant lui. Nul ne le sait encore, mais lui le sait. Et sans doute ce savoir projette-t-il son ombre sur toutes ses décisions.

L'année semble légère après toutes celles qui viennent de s'écouler. Depuis que la nouvelle du XXe Congrès de Moscou s'est répandue, les portraits du petit père des peuples ont peu à peu disparu des librairies, des bureaux de poste et des appartements. Bientôt, on n'en trouve plus un seul dans toute la Capitale. Sur les étagères où s'alignaient ses volumes de discours s'empilent désormais des petits pamphlets incisifs signés Nikita Khrouchtchev. « Staline a choisi la voie de la répression et de l'annihilation physique, non seulement à l'encontre de ses véritables ennemis, mais aussi de personnes qui n'avaient commis aucun crime contre le Parti ni l'Union Soviétique. »

On entend parler de Budapest à la radio : les Hongrois brûlent les portraits du camarade Staline et dansent sur les cendres dans la rue. Ils forment une assemblée étonnamment bruyante.

Les Polonais aussi s'agitent. Ils ont affronté les tanks au cours de leur « Jeudi noir », répercutant les ondes de mécontentement qui partout grandissent dans leur jeune nation.

Mais chez nous, c'est une bonne période. Certains écrivains d'autrefois retrouvent leur place dans les librairies, et l'on est parfois surpris de ce que l'on a le droit de lire. *L'Étincelle* se fait l'écho des doléances des citoyens sur les problèmes d'eau chaude, de poubelles et de délinquance. Leur colère rend l'air plus léger, et leur ironie donne un doux vertige. Après la guerre et la période stalinienne, il semble que nous soyons en train de trouver notre propre voie. On l'entend dans les discours à la radio, dans les promesses qui tombent des lèvres de Mihai et dans les discours des hautes sphères politiques. On entend Babu, le vieux professeur d'histoire, et Kozak, l'ingénieur, tempêter au Comité central contre les « gros Moscovites » et réclamer une voie originale au socialisme. Mihai abandonne son poste de premier secrétaire pour ne garder que celui de Premier ministre – rappel des progrès de la direction collective. « Dans les faits, dit un éditorial, la dictature du prolétariat n'a jamais été aussi démocratique. »

Sur cette toile de fond s'inscrit un immense espoir. Aujourd'hui, il peut sembler naïf et injustifié, mais pendant quelques mois, il a été là. Les années

pourront passer, le souvenir de cet espoir nous réchauffera toujours. Même s'il reste incompréhensible aux générations futures.

Le 25 juin, Mihai présente la résolution 683 au Ve congrès du Parti, cinq mois après que le camarade Khrouchtchev a présenté son rapport secret à son propre congrès, et après que les Yougoslaves ont révélé ce secret à la ronde. Mihai affirme solennellement son accord avec le premier secrétaire. Les crimes de Staline. La terreur de masse sous Staline. L'effet insidieux de Staline sur le développement du socialisme en Europe de l'Est.

Aux actualités filmées, Mihai serre les lèvres entre deux déclarations, les mains crispées sur son pupitre frappé du faucon de profil entouré de lauriers. Ses pauses sont lourdes de sens ; on voudrait croire que c'est parce que les mots pèsent le même poids, parce que cet homme est convaincu de la vérité de ce qu'il dit. Mais là encore, avec ce qui va suivre, on s'interroge.

Il propose de corriger les erreurs du camarade Staline. De 1945 à 1953, dit-il, des centaines – non, des milliers de gens dans notre patrie bien-aimée ont été emprisonnés par erreur dans des maisons d'arrêt municipales, dans des geôles médiévales, dans les camps de travail des provinces de l'Ouest. À la demande expresse du camarade Staline.

Tout cela n'est pas nouveau pour le Comité central. Ça ne l'est pour personne. Ce qui est nouveau, c'est de pouvoir l'énoncer à voix haute. Le Comité central – 236 hommes et femmes – reste silencieux. Les cheveux bruns de Mihai sont pratiquement blancs ; il n'est plus le jeune et beau partisan qu'il a été. Il pousse un profond soupir et déclare qu'il propose la libération immédiate de tous les prisonniers politiques.

Il y a une pause polie. Le Congrès attend un « mais », ou un « toutefois ».

Et puis il éclate en un tonnerre d'applaudissements. Quelques uns de ses membres, stupéfaits, hagards, restent incertains. Ils se demandent peut-être quelle sera leur place dans ce monde nouveau de prisonniers lâchés dans les rues. Mais ils sont bientôt gagnés par la vague des applaudissements. Les salves résonnent en écho sous le vaste dôme, ce qui ne fait qu'accroître leur fièvre ; le bruit monte, assourdissant. Ils sont debout, tapant des pieds, applaudissant, criant des paroles inintelligibles. Et sous cet assaut d'approbation désordonnée, Mihai plie son discours en deux, lisse la pliure de l'ongle et le glisse dans la poche de sa veste. Sous la caméra des actualités filmées, sa fatigue est visible. Les néons soulignent les rides, les poches sous les yeux aux paupières lourdes. Peut-être qu'il sait. Tout ce qui va suivre. Les applaudissements durent sept minutes. Les yeux sont humides, on voit même des larmes couler. La grande amnistie a commencé.